



Lauréat du Grand Prix 2020,
Emmanuel Guibert exposera
cette année son œuvre altruiste
au festival d'Angoulême.
Rencontre.

« J'AI TOUJOURS DESSINÉ POUR PRÉSERVER »

Propos recueillis par Stéphane Jarno
Photo Roberto Frankenberg
pour Télérama

Emmanuel Guibert ne dessine plus. Tout aux préparatifs de son exposition à Angoulême, l'auteur de *La Guerre d'Alan* et du *Photographe* n'en a pas le temps. Le grand raout de la bande dessinée qui, au vu des conditions sanitaires, se déroulera cette année en deux temps – la remise d'un palmarès ce week-end, puis une manifestation plus festive en juin – compte beaucoup sur cette installation ambitieuse pour faire le lien. Plus qu'une simple rétrospective, le dessinateur de 56 ans a en effet conçu un lieu de rencontres, un carrefour de ses amitiés artistiques. Aujourd'hui sous les feux de la rampe, le titulaire du Grand Prix reste fidèle à ce qu'il est. Un homme discret, un artiste tourné vers l'altérité. Dans les différents romans graphiques qu'il a consacrés au GI américain Alan Ingram Pope ou aux missions en Afghanistan du photojournaliste Didier Lefèvre, le dessinateur aime avant tout raconter la vie de ses amis et disparaître dans le décor. Prétexes à d'étonnantes audaces graphiques, ces biographies dessinées maintes fois primées constituent un genre en soi. Peu d'autres auteurs s'y sont engagés, sans doute parce que ces œuvres si riches, si intenses, sont le fruit de plusieurs années d'échanges, de moments partagés, de confidences réciproques. Passé par l'atelier des Vosges au milieu des années 1990, où il a côtoyé Joann Sfar, David B et d'autres fondateurs de la « nouvelle bande dessinée », Guibert aime être sur plusieurs projets à la fois. Il lance avec Sfar et Mathieu Sapin *Sardine de l'espace* et avec Marc Boutavant *Ariol*, deux séries pour enfants en cours depuis plus de vingt ans ! Autre hobby, le dessin d'observation. Une discipline qu'il exerce dans la rue, en pleine nature et surtout dans les musées. Des grandes collections aux plus confidentielles, ce croqueur fou met ses crayons dans ceux de ses illustres prédécesseurs. Sorti il y a quelques semaines, *Légendes*, premier volume de ses vagabondages muséaux, mêle dessins et commentaires éclairants et savoureux. L'homme y révèle un sens aigu de l'aphorisme et une plume ciselée. Cette sensibilité littéraire n'a pas échappé aux têtes chercheuses de l'édition : Gallimard vient de publier *Mike*, son premier récit sans images. Guibert fend l'armure. Dans ces pages où il assiste aux derniers instants d'un ami, le dessinateur parle avec une franchise étonnante de ces pensées qui nous traversent devant la mort d'un proche et que l'on met soigneusement sous le tapis.

L'ANNÉE GUIBERT ?

« Entre la remise du Grand Prix, une exposition à l'Académie des beaux-arts et la sortie de plusieurs ouvrages, il y a eu un faisceau d'événements, mais cela pèse peu par rapport au Covid ! Le jour du Prix, j'ai reçu deux cent cinquante-trois mails, ça ne m'était jamais arrivé. Des gens dont je n'avais pas de nouvelles depuis des années se sont manifestés. C'était agréable, un peu comme un flipbook de mon existence, mais ces récompenses valent surtout pour le plaisir qu'elles donnent aux proches. Ceux qui recherchent la reconnaissance publique ou médiatique ont souvent des lésions infantiles, un besoin de se protéger en s'exposant, je suis frappé autour de moi par le nombre d'auteurs orphelins de mère ou ayant perdu leurs parents très jeunes. Mon heure de gloire, je l'ai connue enfant, comme fils unique, avec mes parents. Lorsque, petit, on a été gorgé d'amour, on se considère plutôt comme débiteur de l'existence, on a envie de renvoyer l'ascenseur. »

L'AMITIÉ

«J'aime mettre mon savoir-faire de dessinateur au service de mes amis, des gens de valeur qui n'ont pas eu la reconnaissance qu'ils méritent. Mais cela n'a rien d'une aumône. Je ne suis pas le bon Samaritain, je fonctionne au partage et à l'admiration. Les meilleures amitiés sont en balançoire, un coup l'un est en haut, un coup c'est l'autre. On est en haut pour ses qualités, mais aussi parce que quelqu'un est en face pour les apprécier. Ce jeu est tout bête, mais il faut vouloir y jouer, passer de haut en bas et de bas en haut de bonne grâce. Je ne fais pas de réel distinguo entre l'amour et l'amitié, encore que... L'amour avale n'importe quoi, les rebuffades, le mépris, l'indifférence. C'est d'ailleurs souvent ce qui l'excite et le maintient. L'amitié se satisfait moins des baffes. J'aime travailler avec mes amis, avoir des projets communs, faire des livres ou des expos ensemble. Il s'agit aussi d'un alibi, je suis malheureux si je ne les vois pas régulièrement. Le métier, c'est l'amitié.»

LE DESSIN D'OBSERVATION

«À l'origine, les musées ont été conçus comme des répertoires pour les artistes et cela est toujours vrai. Je m'y rends souvent et depuis longtemps pour m'y documenter, trouver des idées, des solutions. Qu'il s'agisse de représentation, de couleurs, de formes, le dialogue entre les artistes se poursuit à travers les siècles, les lieux et les cultures. Depuis des mois je cherchais un principe de mise en page pour l'album *Martha & Alan*, je l'ai trouvé à Taïwan dans le musée du Palais. Tang Jin, un peintre chinois du XV^e siècle bien disposé à mon égard, m'a apporté toutes les réponses que j'attendais.

Pour être de plain-pied avec quelqu'un du passé, je ne connais pas de machine à remonter le temps plus efficace que le dessin d'observation. Tout le monde devrait essayer. Il suffit d'un petit carnet et du crayon dont vous vous servez pour la liste des courses. Tracez un contour, essayez d'attraper la ligne d'un bras, le galbe d'une hanche, pas pour le résultat que vous allez obtenir, personne n'en est jamais content. Même le peintre Claude Monet écrivait à la fin de sa vie: *"Je sais trop quelle sinistre blague est ma peinture"*... En revanche, comme vous allez prendre le temps de regarder, ce dessin restera gravé dans votre mémoire. Refaire, à quelques siècles d'intervalle, les mêmes gestes que l'artiste suscite une émotion unique, une proximité, une conversation que vous n'aurez jamais en prenant une photo avec votre portable. Les collectionneurs d'art ont de beaux objets plein leur salon, les dessinateurs ont de beaux objets plein leur mémoire.»

DESSINER, UN ACTE MAGIQUE

«J'ai toujours dessiné pour préserver. Depuis l'enfance, je me raconte cette fable: quand c'est consigné, c'est sauvé. J'ai consacré la moitié de mon temps à transférer mon monde dans celui du dessin pour le protéger. Ma famille, mes amis, même les gens dispa-

À LIRE

Mike, éd. Gallimard.
Légendes (vol. 1). Le Photographe, Le Pavé de Paris, éd. Dupuis.
La Guerre d'Alan, Martha & Alan, éd. L'Association.
Ariol, éd. Bayard.
Le Smartphone et le Balayeur, éd. Les Arènes.
Japonais, éd. Futuropolis.

À VOIR

«**Emmanuel Guibert, aux sources de l'intime**», exposition au musée d'Angoulême, jusqu'au 27 juin.

«D'après... je ne sais plus qui, oublié de le noter, Rijksmuseum, Amsterdam, 1999.» Extrait de *Légendes*, éd. Dupuis.

rus depuis des lustres, je prétends continuer à les sauver. Je sais que ce sont des histoires que je me raconte. Je n'y peux rien, avec moi, ça marche! Les gens n'aiment pas trop en parler, pourtant nous sommes nombreux à partager cette pensée magique. Pauvres animaux superstitieux qui fabriquons toutes sortes d'amulettes, de rouages imaginaires pour pallier l'inacceptable! On est tellement démuni quand ceux qu'on aime disparaissent, on n'en fera jamais le tour... Alan et moi nous sommes si bien entendus les dernières années de sa vie parce qu'il a pu faire revivre son théâtre d'ombres pour les besoins de notre conversation. Lorsque je lui apportais mes planches, son passé prenait à nouveau une réalité physique, il devenait partageable... Ça lui donnait une grande joie. Quinze jours avant sa mort, sur son lit d'hôpital, entre deux soins, il enregistrait encore ses souvenirs au dictaphone pour que je puisse continuer. Ces instants-là, il n'était pas misérable.»

ÉCRIRE

«Mike est mort en janvier 2012. C'était un architecte dessinateur américain qui, toute sa vie, avait sillonné l'Europe et la France. J'ai partagé quelques jours avec lui et ses proches dans le Minnesota peu de temps avant son décès. Je suis passé par beaucoup d'états et d'émotions, j'ai pris des notes. Je ne suis pas bon pour raconter à chaud, les reportages dessinés ne sont pas pour moi. Il me faut des années pour en parler, je plonge alors les galets dans le torrent pour qu'ils reprennent des couleurs. J'écris difficilement, mais au lieu de me démobiler, la frustration m'aiguillonne. Je peux recommencer dix fois la même phrase pour trouver le bon rythme, la forme idoine. Se mettre à nu n'a rien d'évident, mais j'ai eu de bons maîtres, le Rousseau des *Confessions* et son alter ego contemporain, l'écrivain et dessinateur Fred Deux, dont j'encourage tout le monde à écouter les deux cents heures d'enregistrement sonore qu'il a laissées (lesbandesmagiques.fr). Cela a été un déclic. Il y a des autorisations que l'on va pêcher chez les autres.»

SÉRIES ENFANTINES

«Je n'aurais pas pu faire ce métier sans m'adresser aux enfants. C'est un besoin, un équilibre. La littérature enfantine est une école d'exigence, un exercice dans lequel on doit se tenir à carreau, éviter d'être facile ou démagogique. Il faut penser aux adultes en rédigeant pour les enfants et vice versa, il n'y a pas de meilleure discipline pour apprendre à écrire. Avec *Ariol*, je ne m'interdis rien ou presque. Même si elle est semée d'embûches, d'obstacles, de malentendus, chaque histoire montre que l'on peut se sortir de tout par la discussion et par la rigolade. Une leçon retenue de mes profs d'humour, Gosciny et Sempé. Quand j'écris pour les enfants, j'essaie de me placer dans cette continuité, de leur apporter chaque mois du soutien et de la douceur, des tranches de vie où le rire tient nécessairement de la place.» ●

